

Prédication de Vendredi Saint

Textes : Psaume 22, Jean 19, 16-30

Pasteur Zachée Betché

Chers amis,

Après ces appels ininterrompus de la foule criant : « crucifie-le », la lourde sentence prononcée par Ponce Pilate, la satisfaction à peine voilée des chefs religieux, Jésus porte sa croix et se dirige vers Golgotha, lieu ingrat et aride, place par excellence de l'abandon. L'atmosphère est empreinte de gravité. Les disciples et la famille de Jésus ne voyaient venir une telle éventualité. Tous sont saisis d'une crainte et d'une tristesse immenses. L'incompréhension est à son comble. Ils font l'expérience d'une foudroyante injustice.

Où sont les hommes et leur supposée humanité ? Personne ne lève le petit doigt pour contester sinon une minorité totalement tétanisée. Il est vrai, l'injustice est inhérente à ce monde imparfait. Parfois notre histoire humaine est tissée de toutes sortes de déconvenues, de jalousies malades, d'incompréhensions tenaces, de poisse...

Et si aucun humain ne parvient alors à rien contester à ce moment-là, la question qui taraude l'esprit est la suivante : où est Dieu lorsque tout cela arrive ? Il ne peut certainement se trouver du côté de la foule avec sa cohorte de moqueurs et d'indifférents. Il ne saurait non plus être du côté des impuissants, incapables d'agir.

Chez Jean, l'évangéliste, une parole importante semble manquer. Le psaume 22 nous vient ainsi en aide pour l'explicitier : « Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » Cette clameur prophétique, reprise par Matthieu et Marc, est terriblement absente du récit johannique. Pourquoi donc cette omission ? Rappelons-nous toujours que chez cet évangéliste, le Père et le Fils sont un. Et cette unité n'a jamais cessé d'exister, pas même sur la croix.

« Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » C'est pour nous que cette est faite pour que nous réalisons la grandeur et la profondeur de son amour. Dieu se donne par Jésus-Christ pour nous. Ce faisant, il s'identifie au « serviteur souffrant » dont parle Esaïe. Cloué au milieu de 2 brigands inconnus, cette scène montre à suffisance l'insertion du Christ dans le monde. Il est au cœur de la souffrance de celle-ci. Il vient traverser avec les hommes ce qui leur est le plus difficile et le plus redouté : la mort. Jésus nous rappelle ainsi la gravité de l'incarnation que nous célébrons à Noël. Autant le Christ peut prendre le visage innocent d'un enfant qui naît dans des conditions précaires et sous la menace constante de la mort - décidée par un certain visage de l'oppression nommé Hérode -, autant il peut se montrer comme le plus rejeté des hommes dont il assume le sort - sous l'administration efficace, impitoyable et hypocrite de Ponce Pilate-. Jésus a vraiment pris place au cœur de l'histoire proprement humaine et en subit, jusqu'au bout, les conséquences les plus abjectes : la mort et la cruauté qui l'entraîne.

Avouons-le, nous vivons parfois comme si la mort n'existait pas. L'humain est tenté de la supprimer dans son langage et dans sa vie quotidienne. Pourtant, elle est inéluctable et c'est ce que Jésus nous montre par sa mort et sa manière de l'affronter, aussi douloureuse soit-elle !

Mais Dieu n'abandonne pas le Christ malgré ce cri « Mon Dieu mon Dieu pourquoi m'as-tu-abandonné ». En lisant le psaume 23 qui, de toute évidence, suit celui que nous lisons ce jour, Dieu nous donne la certitude que même dans la « vallée obscure de l'ombre de la mort », nous ne devons « craindre aucun mal. » Et pour quelle raison ? Le Christ est notre berger. C'est lui qui guide son peuple. Il nous a donné l'église pour y vivre. C'est la bergerie dont il est le chef et à l'intérieur de laquelle il nous pait.

Chers amis, nous sommes certes dans le monde avec ses aspérités, ses cruautés, ses beautés, ses ambivalences, etc. Mais le Christ crée pour nous une communauté - sa bergerie - en son sein. L'Eglise nous est donnée pour y réaliser ses bontés et la traversée même de la mort. Dans l'Eglise, son corps, nous ne craignons pas ce face à face avec la mort. Les rangs serrés et en toute confiance, nous sommes sous le regard et le règne du grand berger.

Voyez-vous, les soldats ont déchiré ses vêtements et s'en sont partagé les morceaux (selon la coutume, les dépouilles des condamnés à mort sont livrées à la merci des bourreaux). Cependant, ils laissèrent intacte sa tunique. Celle-ci, tissée d'une seule pièce, n'a point été déchirée. Ceci préfigure l'unité du corps du Christ, la force de frappe de son église ici sur la terre. Selon le récit, Jean, Marie et tous les autres, en seront les pionniers. Ils demeureront ensemble comme le Christ l'a voulu pour vivre et mourir dans l'espérance concrète de l'accomplissement que le Christ donne. Accomplissement, rassasiement ou satiété ? C'est en tout cas la fin ultime pour chaque être qui le souhaite.

Jean ne rapporte-t-il pas ces paroles de Jésus en son chapitre 7 ? Il est écrit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » (Jean 7, 37-38)

Comment alors éviter le parallèle voire la confrontation des propos qui précèdent avec le passage de l'évangile que nous lisons ce jour ?

En effet lorsque Jésus dit « j'ai soif », le monde, ici symbolisé par 4 soldats (points cardinaux), lui offre du vinaigre. C'est notre amertume, notre peu d'amitié et de générosité, notre méchanceté... qui se dévoilent. Sa soif sur la croix c'est la soif de l'humanité entière. La soif des sans espoirs, celle de ceux qui ne connaissent ni paix ni justice, celle de ceux qui s'étiolent et parcourent péniblement le chemin de l'existence.

Mais où est donc Dieu lorsque nous souffrons ? C'est à la lumière de la souffrance du Christ que nous pouvons lire la nôtre. L'homme aspire à la fin du mal qui l'étreint. Dieu parcourt les étapes chaotiques de la vie avec nous. Le Christ, notre modèle absolu, l'a montré. Nous ne pouvons reculer. Cependant, notre courage à lui seul est insuffisant. Toutes ces abnégations que nous nous infligeons quelquefois ne pourront à elles seules nous porter dans nos difficultés. Seule la présence de Dieu, sa puissance discrète dans nos épreuves, nous feront traverser les situations de mort quelles qu'elles soient.

Pour finir, sur la croix, Jésus s'écria : « Tout est accompli ». Cette parole tombe et gronde comme un coup de tonnerre. C'est fini. Il n'y a apparemment plus rien à faire. On vient d'achever un homme. En ce moment-là, pour les disciples, on vient d'assassiner l'espoir. Mais vers qui alors se tourner ?

Chers amis, il faut définitivement lire dans le « Tout est accompli » du Christ, les lueurs pascales. Nous savons tous que l'évangile a été écrit plus tard. Le récit évangélique n'est pas un journal à sensation. Ce qui s'est réellement passé, les disciples ne l'ont compris que sur le tard. Il s'agit d'en faire découler le sens pour l'humanité entière.

« Tout est accompli », c'est le commencement d'une vie autre, la fin possible de la mort pour chaque humain qui la redoute. C'est le début du printemps qui dure éternellement, c'est l'annonce d'une vie qui n'aura pas de fin. Le Christ combat et terrasse définitivement la mort et son pouvoir. Oui, tout est accompli ! AMEN